63e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 1 1er JANVIER 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Gratitude et Espérance

L'année qui s'achève vient d'être marquée par un témoignage public de la bienveillance du Siège Apostolique à l'égard de notre revue. Par un document daté du 18 novembre 1952, Sa Sainteté Pie XII a daigné élever notre codirecteur à la dignité de protonotaire apostolique *ad instar participantium*. Nous en sommes profondément reconnaissants au Souverain Pontife glorieusement régnant, et nous exprimons aussi notre respectueuse gratitude à Son Exc. Mgr Chiron, évêque de Langres, qui a pris l'initiative de proposer cette nomination à l'agrément du Saint-Père.

Cet honneur qui n'échoit qu'à un seul consacre, en réalité, un mérite qui est plutôt celui de nos collaborateurs ; il nous encourage tous à travailler encore davantage pour ne pas décevoir la confiance que nous témoigne l'Eglise gardienne de la vérité et seule formatrice des âmes sacerdotales auxquelles rendre service est notre unique ambition.

Servir... C'est dans ce but qu'en 1952 nous avons ouvert nos colonnes, non seulement aux habituelles rubriques d'une revue des sciences ecclésiastiques : Ecriture Sainte, dogme, morale, droit canon, liturgie pratique, sociologie, mais aussi à des études répondant à des préoccupations plus actuelles, en philosophie, en caractérologie, en hagiographie. Nous poursuivrons cet effort d'élargissement afin de mieux aider nos confrères dans la connaissance des principes dont se nourrit la piété sacerdotale et dont doivent s'inspirer toutes les formes de l'apostolat.

Et notre règle demeure la même : faire connaître fidèlement à ceux qui nous lisent ou nous consultent les solutions que l'Eglise Romaine et nos Evêques apportent aux problèmes sans cesse variables que pose au clergé d'aujourd'hui le zèle du salut des âmes.

En ces jours de fête, nous en avons demandé la grâce pour nous-mêmes. Et nous avons aussi prié pour tous nos chers collaborateurs, pour nos lecteurs répandus dans le monde entier, et tout particulièrement pour les missionnaires si durement éprouvés par des vicissitudes politiques qui atteignent ou menacent leurs personnes et dans certaines régions l'existence même de leurs chrétientés ; car c'était là l'objet des vœux que nous formons pour eux. Il nous semble que, de sa pauvre crèche, le divin Maître nous entend et nous répond, comme à l'heure qui précédait immédiatement sa Passion : « *Confidite, ego vici mundum* ».

A. ROZIER. F.-M. CATHERINET.

Langres, le 28 décembre 1952.

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'inventeur du néon. — II. Pour capter l'énergie thermique souterraine. — III. Les animaux du fond des mers. — IV. L'Afrique, berceau de la race humaine. — V. Le chanoine Drioton, égyptologue. — VI. Le travail au télescope au Mont Palomar. — VII. Les étoiles sont-elles habitées ? — VIII. En Terre-Adélie. — IX. Le problème de l'Histoire. — X. La Croisade pour le « Monde Nouveau ». — XI. La vie contemplative en pays de missions, dans l'Union française.

I

Dans son n° de novembre 1952, la revue *Science et Vie* a publié un article de Georges Claude intitulé : *De la chaleur des mers à celle du sous-sol,* **Pour capter l'énergie thermique souterraine.**

Nous n'avons pas à dire ici qui est Georges Claude. Il nous a paru utile cependant de rappeler sommairement sa carrière et l'une de ses plus brillantes — c'est bien le cas de le dire — inventions, puisque c'est à lui que l'on doit l'éclairage au néon, qui a pris une si prodigieuse extension dans nos villes, aux devantures de nos magasins et même dans nos chapelles et églises. Toujours actif et inventif, Georges Claude est cependant un vieillard. Il naquit à Paris, en 1870 ; il fut élève de l'Ecole supérieure de physique et de chimie, dès l'âge de 16 ans. Nommé ensuite successivement chef de laboratoire à l'usine municipale d'électricité des Halles centrales, ingénieur à la Compagnie Thomson-Houston, il se révéla un chercheur, un technicien de tout premier ordre. C'est lui qui trouva moyen de transporter l'acétylène sans danger en le dissolvant dans de l'acétone. Mais ce fut surtout dans l'utilisation pratique du néon qu'il se distingua. Qu'est-ce donc que le néon ? C'est ce qu'on appelle un *gaz rare*, qui se trouve en quantité infime dans l'air que nous respirons. On a calculé qu'il faut 66.000 litres, soit 66 m³ d'air, pour contenir un litre de néon. Ce gaz, dont le nom signifie simplement : *nouveau*, fut découvert en 1898 par Ramsay et Travers et on l'obtient par distillation de l'air liquide. Le néon se liquéfie à — 243°.

Georges Claude n'avait que 32 ans quand il commença à s'attaquer à l'air liquide. Il réussit à liquéfier l'air en utilisant la méthode de détente, avec travail extérieur, c'est-à-dire par absorption de chaleur en la transformant en énergie. Puis, au moyen d'une méthode inventée par lui et qu'on

pourrait appeler méthode du *retour en arrière*, il *arrivait* à obtenir séparément non seulement l'azote et l'oxygène, qui sont, comme on sait, les éléments principaux de l'air, mais également tous les gaz contenus dans l'air liquide ou pour mieux dire dans l'air atmosphérique ordinaire.

Il étudia ensuite ces gaz et spécialement le néon. En 1910, il faisait connaître l'utilisation intéressante du néon, en faisant passer un courant électrique dans un tube contenant ce gaz. Ce fut le point de départ de l'éclairage au néon. Une découverte de ce genre suffit à la gloire d'un physicien. On est en droit de se demander comment il se fait qu'un inventeur de cette envergure n'ait pas reçu le prix Nobel ! Georges Claude a, d'autre part, employé les tubes au néon comme détecteurs, comme mesureurs de longueur d'ondes, en radio, et aussi comme indicateurs de courant alternatif dans les câbles de distribution de l'électricité. Georges Claude fut élu membre de l'Académie des Sciences en 1924.

II

Venons-en maintenant à son dernier article. Il rappelle d'abord le développement énorme de ce qu'il appelle les « esclaves mécaniques » qui viennent au secours de l'homme. Si l'on évalue la puissance de travail d'un homme, au cours d'une année, on la fixe en moyenne à 125 kwh. En divisant le total de l'énergie dont disposent les divers pays du monde par le nombre des habitants, on peut — sur le papier — savoir combien chaque habitant emploie d'esclaves mécaniques, chaque esclave étant estimé à 125 kwh. Or, on arrive aux résultats suivants : chaque Américain dispose de 126 esclaves mécaniques, chaque Russe de 28, chaque Anglais de 22, chaque Français de 20, chaque Chinois de un seul.

Seulement, l'Américain est arrivé à peu près au sommet de la courbe ascendante. Le Russe a encore beaucoup de progrès possibles à faire, tandis que l'Anglais et le Français sont, eux aussi, comme l'Américain, presque à l'apogée de leur possession d'énergie mécanique. La Chine par contre a des possibilités presque infinies. Peut-être faut-il voir dans ces positions diverses des puissances un des éléments qui explique leur attitude politique actuelle ! Ce que tous nous devons admettre — et l'*Ami du Clergé* a déjà eu l'occasion de le souligner, avec diverses Revues — c'est que la recherche de l'énergie mécanique utilisable est l'un des problèmes les plus palpitants d'aujourd'hui. Tous les travaux que nous faisons pour utiliser la « houille blanche » ne sont pas autre chose qu'un grand effort dans ce sens. Mais nos possibilités dans ce domaine sont loin d'être comparables à celles de la Russie, de la Chine, de l'Afrique, de l'Amérique du sud.

Très souvent, dans les études sur la recherche de l'énergie, on pense à l'utilisation de l'énergie atomique. Georges Claude n'en parle que pour mémoire. Il passe en revue les diverses formes d'énergie à examiner, en ces termes :

« A quelles sources s'adresser ? Il n'en manque pas, mais la valeur en est très diverse ; bois fort insuffisant, vent trop variable, usines marée-motrices mobilisant d'un coup des capitaux énormes, radiations solaires inépuisables, mais trop variables et non-utilisables encore ; quant à l'énergie atomique, seule la plus sinistre de ses possibilités est au point. »

Et il conclut :

« On ne voit guère actuellement que deux sources ayant l'ampleur désirable : *l'énergie thermique des mers* et *la chaleur terrestre.* »

C'est, en effet, dans l'étude de ces deux sources que Georges Claude a fini par se renfermer. Dès 1925, il a travaillé à capter l'énergie thermique des mers. Il eut besoin de toute sa ténacité pour ne pas se laisser démonter par les critiques, les objections, les démonstrations qu'on lui opposa. Il raconte ses difficultés avec se sous-titre qui en dit long : « *De la nécessité d'avoir mauvais caractère* ». Il tint bon contre vents et marées, et il réussit à démontrer qu'avec un écart de 20° entre de l'eau froide tirée des fonds et de l'eau chaude prise en surface, on pouvait faire marcher une turbine, à rendement de 24 heures sur 24. On lui objecta alors que ce rendement resterait tout de même très faible, eu égard au coût de l'installation. Il réplique aujourd'hui :

« En fait les stations Claude-Boucherot de l'avenir donneront plus de 700 kwh. par m3/s. (mètre cube seconde) d'eau froide, ce qui équivaudra à faire tomber cette eau de 70 mètres, pratiquement de 80. On pourra donc créer, dans la mer tropicale, l'équivalent d'autant de chutes que l'on voudra, plus hautes que celles du Niagara et d'une puissance illimitée. C'est même la grande ressource qui, dès maintenant, si on le voulait, pourrait remédier à notre déficience énergétique. »

En outre, résultat non-négligeable, on arriverait à climatiser les régions avoisinantes de ces centrales thermiques, qui sont des régions magnifiques, mais actuellement dévorées par l'excès de chaleur ! Pour créer ces centrales, en pleine mer tropicale, il envisage la formation d'*îles flottantes et d'icebergs artificiels*. Et il prévoit une réalisation possible pour nous à Abidjan. Cependant, le président de l'Académie des Sciences, M. Caquot, ayant annoncé le démarrage de cette usine thermique pour 1954, Georges Claude déclare : « Il me paraît prudent de n'y pas trop compter. ».

Il en vient alors à la seconde source d'énergie dont il attend de grands résultats : la chaleur *terrestre*.

Ici, le mouvement est inversé par rapport aux usines des mers tropicales. En ces dernières, l'eau froide est en bas et l'eau chaude est en haut. Dans la terre, il s'agit de faire remonter de l'eau chaude des profondeurs et d'utiliser la différence de température avec l'eau froide de surface. Il y a déjà des applications du principe : « à Larderello, en Toscane, la vapeur chargée d'acide borique fuse partout d'un sol brûlant. Elle actionne nuit et jour des turbines qui développent aujourd'hui 200.000 kw et constituent le centre énergétique le plus remarquable d'Italie. »

Mais c'est là un cas très exceptionnel.

Il faut se servir de ce qui existe en France. Or, chez nous, une grande partie des sous-sols sédimentaires, qui constituent plus de la moitié de la France, « est bourrée d'eau, depuis des profondeurs très grandes, jusqu'au *niveau hydrostatique*, lequel, au voisinage des grands cours d'eau, se trouve à fleur du sol, comme en témoignent les puits si peu profonds qui abrenvent tant de nos villages. »

Le problème est donc de faire remonter l'eau d'une profondeur telle que sa température soit utilisable comme énergie motrice. C'est à résoudre ce cas que Georges Claude s'évertue présentement. Il préconise, dans son article la solution suivante : Enfoncer un puits tubé jusqu'aux profondeurs voulues. Comme on admet qu'on gagne un degré de chaleur géothermique par 32 mètres de profondeur, on aura environ 140° à 4.000 mètres de profondeur. Si l'on obtient un débit de 1 m3/s, cela donnera déjà 25.000 kw. Il s'agit seulement de tomber sur des sous-sols assez perméables pour que l'écoulement des eaux se fasse automatiquement.

Un centre de force thermique en zone noyée comportera donc un puits pénétrant de 4 à 5.000 mètres dans une couche perméable, recouverte sans inconvénient de couches moins perméables, mais dépourvue, autant que possible de couches totalement imperméables. Comme source d'eau froide, formant échelle thermique avec l'eau chaude venue des grands fonds, on n'aurait qu'à prendre l'eau de la rivière voisine. On renverrait au sous-sol l'eau chaude usée et avec elle la chaleur restante, « non sans s'être assuré que cette eau « fossile » ne contiendrait pas un peu d'or, à l'état de chlorure, dont l'extraction méthodique serait facile. »

« Avec des puits d'un mètre (de diamètre) remontant 2 m/s d'eau à 150°, on produirait par puits, 50.000 kw *utilisables 24 heures par jour*, ce qui permettrait d'accepter, au besoin, un prix d'établissement par kilowatt supérieur à celui des barrages qui ne marchent que par intermittence. »

Pour aboutir à un résultat, il faut cependant, de toute évidence, trouver de l'argent. Pour cela, il est nécessaire de créer un courant d'opinion, un état d'esprit. Sans doute, une étude documentée comme celle de Georges Claude peut servir à cela, mais ce qui importe davantage encore, c'est que l'on fasse un essai peu coûteux — relativement — et entièrement probant. Selon notre savant, la région pétrolifère de Pechelbronn, en Alsace, serait très indiquée par les anomalies thermiques de son sous-sol. En certains de ses points, la température s'élève trois ou quatre fois plus vite qu'ailleurs, en sorte qu'il y suffira d'un puits trois ou quatre fois moins profond pour atteindre les températures désirées. Pourquoi en est-il ainsi ? On l'ignore, mais il n'est pas impossible que cela vienne d'une remontée spontanée d'eau des grandes profondeurs, mais cette eau doit être stoppée par des couches imperméables vers 2.500 à 3.000 mètres de profondeur, ou peut-être vers 4.000 m., mais à l'état de vapeur, au-dessus de la température critique, ce qui la rendrait *inliquéfiable, quelle que soit la pression*. Si l'une ou l'autre de ces deux hypothèses se trouvait vérifiée, on aurait, dans le premier cas vers 2.500 mètres de l'eau surchauffée à 200 ou 250°, et dans le second cas — plus intéressant encore — de la vapeur *inliquéfiable* qui aurait une haute utilisation énergétique, en arrivant au sol. Nous avons actuellement des foreuses qui travaillent si régulièrement et si puissamment que le forage de puits à 4.000 m. dans la région de Pechelbronn est entièrement réalisable.

Georges Claude n'est plus financièrement en état de tenter cette recherche. Il a donc dû se borner à en faire l'objet d'une communication à l'Académie des Sciences, où elle fut présentée par M. E. de Margerie, le 19 mai dernier.

En toute hypothèse, un forage de cette nature ne peut guère que faciliter de grandes découvertes, dans une région aussi favorable : peut-être de nouvelles couches pétrolifères payantes, peut-être de nouvelles conceptions géologiques sur la composition de l'écorce terrestre.

Mais selon Georges Claude l'intérêt principal de ce forage serait de démontrer la possibilité d'utiliser au maximum, et cela dans toute la France, la chaleur terrestre. Une fois le mouvement lancé, les moyens de financement ne manqueraient plus, car il serait prouvé que l'entreprise est rentable, comme on dit actuellement. Au lieu de ne compter que sur nos barrages de hautes vallées ou de puissants cours d'eau on aurait à exploiter une source énorme d'énergie.

Il va sans dire que chaque forage ne serait complété par une usine que si une production suffisante d'eau chaude ou de vapeur le justifiait. Le prix de chaque expérience serait ainsi réduit au forage lui-même. Les appareils permettant ces travaux existent en France et ils ont déjà exécuté des sondages aussi profonds, mais uniquement à la recherche du pétrole. Il serait peut-être utile d'y ajouter la recherche de la réalisation des idées que nous venons de résumer, en laissant bien entendu à de plus compétents que nous le jugement final sur la possibilité de l'exécution et les chances de succès. Georges Claude termine son article par ces lignes :

« Cet appel n'a pas été exaucé jusqu'ici. J'espère que les arguments nouveaux que je développerai, dans une prochaine communication à l'Académie, pourront y aider. »

Qui n'admirerait la magnifique persévérance de cet homme de 82 ans qui ne songe encore qu'au travail et à l'avancement des sciences appliquées en son cher pays !

III

Si Georges Claude va chercher au fond des mers de l'eau froide pour en tirer de l'énergie mécanique, il est des savants qui vont au fond des mers, pour savoir ce qui s'y trouve. Justement, M. René Sudre a intitulé sa Chronique scientifique, de *La Revue des deux mondes* (1er novembre 1952) : **Au fond des Mers.** Il vient de traduire en français un ouvrage de Günther et Deckert, océanographes allemands, sous ce titre : *Le Monde merveilleux des Abysses* (Payot).

Et d'abord comment a-t-on pu observer un tel monde ? Ne parlons pas du scaphandre. On ne peut descendre très bas, avec cet instrument, sans danger d'embolie. On a pu mieux faire en vase d'acier clos. Toutefois lorsqu'il ne s'agit que de ramener des poissons et des végétaux ou des échantillons du sous-sol marin, on a inventé des dragues, des filets, des sondes qui vont jusqu'à 4.000 mètres. Le bateau océanographique allemand *Valdivia* a même dépassé 5.000 en 1899 et la *Princesse - Alice* du prince de Monaco retira de 6.000 mètres un poisson si bizarre qu'il contribua beaucoup à passionner l'opinion et à susciter des vocations pour l'exploration océanique profonde.

On a voulu cependant mieux faire : tâcher d'aller observer directement les poissons des eaux pro-

fondes. On créa pour cela la « bathysphère ». Ce fut l'invention du zoologiste américain Beebe, en 1929. Avec un assistant, Beebe parvint à descendre d'abord à 630 m., en 1932, puis à 905, en août 1934. Il fit alors des découvertes qualifiées de « sensationnelles ». Pris d'émulation l'ingénieur belge Auguste Piccard, qui avait déjà étudié la stratosphère, résolut d'aller au fond même des océans. Il appela son appareil le « bathyscaphe ». Il serait en acier coulé très épais. Avec cet appareil, il s'installerait au fond des mers, s'y déplacerait à volonté, et remonterait quand il voudrait. Le *bathyscaphe* fut en effet réalisé. Il pesait 10 tonnes, il portait 32.000 litres d'essence. Piccard comptait descendre au moins à 10 km ! Malheureusement, les essais échouèrent. Immergé en 1948, sur la côte de Guinée, le bathyscaphe ne put atteindre la profondeur voulue. On n'a jamais dit pourquoi. Et on en est donc encore réduit aux expériences antérieures.

Quand on descend dans la mer, la lumière disparaît peu à peu, couleur par couleur : à partir de 50 m. le rouge est absorbé ; à 100 m., c'est le tour du jaune ; à 200 m., on n'a plus qu'une vague lueur bleue. Enfin, à 600 m., nuit totale.

Selon la loi lamarckienne, en vertu de laquelle, les organes « non exercés » s'atrophient, on aurait pu croire que les animaux des grands fonds sont aveugles. Il n'en est rien. Il y en a, en effet, qui n'ont pas le sens de la vue, mais d'autres ont des yeux sains, et quelques-uns des yeux hypertrophiés. La *nature* — et l'on sait que ce mot, pour nous, n'a aucun sens s'il ne s'agit de la *Sagesse créatrice* — a résolu le problème : « La plupart des bêtes abyssales sont phosphorescentes ou possèdent de multiples moyens d'éclairage. » Ce fut précisément la plus grande surprise éprouvée par Beebe, quand il éteignit son projecteur. Il vit passer auprès de son hublot « des poissons ayant sur les flancs des rangées de phares multicolores. D'autres avaient leurs feux au front, d'autres les portaient au bout de longs tentacules. » Certains, comme les sardines du fond, émettaient autour d'eux un nuage phosphorescent, pour se dissimuler, comme les navires de guerre s'enveloppent de nuages de fumée !

Il n'y avait, du reste, pas que des poissons, mais des mollusques, des crustacés, des animaux inférieurs, et eux aussi s'éclairaient soit pour attirer leur proie soit pour la terrifier ! Les pieuvres, les seiches, les céphalopodes de toute nature sont très forts en ces sortes d'éclairage. On a trouvé un amphipode abyssal qui a les yeux beaucoup plus développés que tous les autres crustacés. D'où vient cette lumière froide des animaux des abysses ? On a constaté qu'elle est un phénomène chimique dû à l'excitation d'une substance complexe, qu'on a appelée la *luciférine*, par une diastase. Donner un nom, c'est bien beau, mais d'où vient cette « luciférine » ? Ce qui est sûr, c'est que cet éclairage biologique a une utilité biologique, en rapport avec les besoins de la nutrition, la lutte pour l'existence, les intérêts de la reproduction.

D'autre part, tous ces animaux des abysses présentent des formes adaptées au milieu. La plupart de ces poissons sont horribles à voir, pour notre sens esthétique. Ils ont des gueules énormes, des dents féroces, une cuirasse métallique, mais il ne faut pas oublier qu'en général, ces êtres sont très petits de taille.

« Exemple : « Le Diable abyssal », monstre grotesque, avec sa lanterne nasale et le buisson tactile qui pend à son menton, ses nageoires hérissées, sa mâchoire élargie jusqu'au ventre, mesure à peine dix centimètres de long. »

Les animaux mesurant deux mètres ou plus sont l'exception.

De quoi vivent ces animaux ? Il y a sous ce rapport trois catégories : 1° les animaux qui ne vivent que de *plancton*, c'est-à-dire d'eau de mer contenant un mélange de petits animaux microscopiques, radiolaires, larves d'échinodermes, mollusques, crustacés, vers, algues unicellulaires ; — 2° les animaux carnassiers qui dévorent les planctoniens ; — 3° les animaux du fond proprement dit vivant des déchets, des cadavres, des sels azotés et phosphorés que les courants ascendants font remonter. Ces derniers sont les plus mal servis. Ils sont donc tout en mâchoires et en estomac. Ils avalent des proies plus grosses qu'eux, ce qui ne les empêche pas d'être réduits et rachitiques. Le cas le plus frappant d'adaptation aux profondeurs, au point de vue alimentation, est peut-être celui des stomiatoïdes, appartenant à la seconde catégorie indiquée.

« Leur maxillaire n'est qu'une carcasse triangulaire sans plancher, qu'ils projettent très loin en avant pour happer leurs proies si grosses soient-elles. »

On ne trouve guère, à notre niveau que les larves de libellules qui sachent lancer ainsi leur bouche à distance !

L'adaptation de la fonction de reproduction n'est pas moins étonnante. Nous nous bornerons à rappeler le cas stupéfiant des anguilles qui viennent frayer en plein Atlantique, dans la mer des Sargasses ; après quoi les jeunes anguilles, appelées civelles, remontent à la surface et se laissent porter par les courants marins jusqu'à l'entrée des fleuves et rivières, pour y vivre — les femelles du moins — en eau douce !

En guise de conclusion, M. Sudre, à la suite du prince Albert de Monaco, estime que l'intérêt de ces découvertes est peut-être surtout d'ordre philosophique. On a démontré, en effet, que ces poissons des abysses sont souvent « les plus anciens d'une série évolutive parfois éteinte ». Et ils sont aussi les plus adroitement construits : « Cela ne donne guère appui à la théorie des origines et de la transformation des espèces. »

« Ce que le lecteur le moins prévenu ne manquera pas d'observer, écrit M. Sudre, en étudiant ces formes et ces mœurs étranges, c'est que la faune abyssale atteste d'une façon éclatante la finalité artisane de la nature, autrement dit l'invention dont fait preuve la vie, lorsqu'il s'agit de répondre à certains besoins impérieux et de résoudre certains problèmes techniques posés par l'adaptation au milieu. »

C'est bien la révélation de ce que nous avons appelé plus haut : *la Sagesse créatrice*.

« Les merveilles abyssales, dit encore M. Sudre, justifient donc la doctrine du grand visionnaire Lamarck. Le premier il a montré l'intelligence à l'œuvre dans la construction et la perpétuation des êtres vivants. Et son enseignement tient en échec les conceptions néo-dar-

winiennes fondées sur les compositions fortuites de la physico-chimie. »

Voilà qui est clair, pour qui sait ce que parler veut dire !

IV

S'il en est qui fouillent les mers, il en est d'autres qui fouillent les terres, et cela pas seulement pour en faire sortir du minerai, du charbon, du pétrole, ou simplement de l'énergie thermique, comme Georges Claude, mais pour y découvrir les vestiges du passé humain. M. Eugène Guernier entreprend dans un article d'*Hommes et Mondes* (novembre 1952), de mesurer pour nous **L'apport de l'Afrique à la Pensée humaine.** Son article est tiré d'un ouvrage, portant le même titre et qui va paraître prochainement chez Payot.

Jusqu'à présent, nous avons tous cru qu'il fallait chercher en Asie, ou du moins en Orient, le berceau de « toutes les pensées humaines ». L'attention se porte maintenant vers l'Afrique. Le professeur Arambourg du Museum de Paris a écrit, en 1947 :

« C'est à coup sûr vers l'Afrique que doit se porter actuellement tout l'intérêt de ceux qui s'attachent à résoudre les problèmes de nos origines. »

Le même auteur estime que les découvertes récentes ont modifié du tout au tout les conceptions antérieures et « brusquement donné à l'Afrique une place de premier plan en ce qui concerne l'histoire des origines de l'humanité. » C'est en Afrique que se trouveraient « les vestiges les plus vieux de l'humanité, aussi bien sous forme industrielle que paléontologique. »

Enfin, Arambourg ne craint pas d'affirmer :

« Un certain nombre d'indices d'ordre purement paléontologique permettent de penser que l'Afrique a été le centre des Primates en général et de la lignée humaine en particulier. »

L'Afrique aurait été, au cours du Secondaire, le centre de dispersion de très nombreux groupes de Reptiles, puis de Mammifères au cours du Tertiaire, et l'on peut maintenant la regarder comme le lieu d'origine du type humain !

Le professeur Sud-Africain, C. Van Riet Lowe, de l'Université de Johannesburg, est encore plus catégorique :

« Comme préhistorien, a-t-il écrit, je vois l'homme se développant lentement depuis son origine, un climat uniforme recouvrant l'Afrique, jusqu'à ce que, après un grand nombre de millénaires, il gagna l'Europe au nord, l'Asie à l'est et le Cap au sud, voici plus d'un million d'années. »

L'homme, apparu sans doute à l'aube du Quaternaire, a été dispersé par l'alternance des périodes de pluies et de sécheresses ou de glaciation. L'homme ne pouvant vivre ni dans les champs de glace, ni dans les déserts desséchés, a dû chercher tantôt au nord, tantôt au sud ou à l'est, des climats favorables. Les migrations humaines ainsi rendues nécessaires, par oscillations successives, allées et venues incessantes, ont provoqué une infinité de brassages et de métissages, qui ont fait naître çà et là des civilisations diverses.

Un autre point très clair et très important, parmi ceux qui semblent acquis définitivement, est celui qui est affirmé en ces termes par Van Riet Lowe :

« L'unité de la race humaine est une donnée à laquelle on ne peut se soustraire. »

Le polygénisme est donc condamné. C'est l'avis formel de M. E. Guernier, dans l'article analysé ici. La preuve la plus forte est celle-ci : l'industrie préhistorique « reproduit *d'une manière absolument identique* (en Afrique) les types et les techniques de l'industrie eurasiatique de ce nom et, comme elle, évolue progressivement de bas en haut. »

Les travaux du professeur Leakey, au Kenya, et au Tanganyika, couronnés par la découverte d'une mâchoire inférieure d'homonien remontant à 20 millions d'années, qu'il appela le *Proconsul africanus*, aboutissent aussi à faire de l'Afrique le berceau de la race humaine. L'abbé Breuil, qui possède un laboratoire d'études à l'Université de Johannesburg, est aussi d'accord sur le fait « qu'en l'état actuel des connaissances, l'Afrique peut être considérée comme le berceau du rameau hominien. »

A son retour en France, au printemps de 1951, l'abbé Breuil a écrit, dans les *Nouvelles littéraires* (5 avril 1951) « toute une étude tendant à établir que l'Afrique peut être le berceau du genre humain »[1].

Selon lui, c'est en Afrique que les grands anthropoïdes bipèdes, dont les formes nombreuses ont précédé le type humain, se sont multipliés au point « qu'on peut commencer à croire que c'est ici que le type humain s'est élaboré. »

« Il convient de noter, observe toutefois M. Guernier, que les paléontologues modernes ne croient plus à la descente de l'homme à partir des grands anthropoïdes. »

Cela veut dire que l'homme ne descend pas du singe mais qu'il n'en est que le cousin germain. Bref, voici comment on se représente les choses, selon M. Guernier :

— 1° Les plus anciens vestiges humains remontent au début de l'ère quaternaire, il peut y avoir environ un million d'années. Pendant cette période, l'hémisphère nord subit quatre extensions glaciaires, au cours desquelles la calotte de glaces polaires descend au moins une fois jusqu'en Dordogne.

— 2° Ces périodes glaciaires furent coupées par des périodes de sécheresse chassant les hommes tantôt vers le nord tantôt vers le sud. La vie humaine n'était parfois possible que sur les hauts plateaux africains.

— 3° Le Quaternaire connut une première grande période pluviale qui provoqua la constitution d'un étage sédimentaire appelé le *Kaguérien*. On y trouve avec les restes des mastodontes ou animaux tertiaires, ceux de l'homme ou *australopicidé*, et de son industrie de pierre éclatée, premier geste de l'*homo faber*.

— 4° Une seconde période pluviale engendre d'immenses dépôts nouveaux, appelés le *Kamasien*. La faune des mastodontes a disparu. C'est l'époque de l'*Africanthropus*. L'industrie humaine, plus développée offre tous les types connus du type chelléo-acheuléen.

[1] On remarquera qu'il est fait ici une nette distinction entre les *Hominiens*, qui ne sont encore que des animaux, et les *Hommes* proprement dits.

— 5° Une troisième époque pluviale, succédant à une période de sécheresse, provoque des dépôts où nous retrouvons de nombreux outils acheuléens. La faune offre de nouvelles espèces existant encore aujourd'hui.

— 6° Une quatrième époque pluviale, séparée de la précédente par un dessèchement énorme, engendre une extension des lacs et la formation de gigantesques dépôts sédimentaires : le *Gamblien*, en particulier au Kenya. On y trouve les vestiges les plus variés des outils de type Levalloiso-Moustérien, et Aurignacien, tous rigoureusement identiques, malgré les énormes distances, sauf en ce qui concerne la matière employée.

Et M. Guernier conclut, dans le sens du *monogénisme*, en ces termes :

« On peut dire que l'art industriel des premiers hommes présente un caractère d'universalisme absolu. La civilisation humaine, unique comme son unique auteur, ne s'est pas développée çà et là, à travers le monde, suivant les caprices ou les velléités de l'homme, non plus qu'en vertu de quelque capricieux hasard ou de quelques générations locales spontanées, mais suivant une impulsion première née de l'homme même. »

En effet, les découvertes récentes faites en Australie et en Afrique du sud ont révélé des hommes isolés du reste du monde, mais vivant avec des outils de pierre absolument identiques à ceux utilisés à l'époque la plus reculée de l'âge de pierre.

« Les doutes, dit encore M. Guernier, ne sont plus permis : l'Afrique, en l'état actuel de la science, peut être considérée non seulement comme le berceau de l'homme et de sa conscience, mais encore comme l'atelier où l'*homo faber* a fait ses premiers outils, dont il a diffusé l'usage à travers l'Eurafrique et l'Eurasie. C'est aussi en Afrique que devait naître l'*homo artifex* et l'*homo sapiens*. »

Ce qui reste à savoir, c'est la nature de l'âme de ces diverses sortes d'*Homo* ! Lequel de l'*Homo faber*, de l'*Homo artifex*, et de l'*Homo sapiens* est vraiment notre ancêtre : *Adam?* Mystère !

V

Au même numéro d'*Hommes et Mondes*, un dialogue très intéressant entre André Parinaud et le chanoine Drioton.

Une sommité du Collège de France disait récemment qu'il n'y a pas actuellement cinq spécialistes au monde dotés « de la compétence et du prestige du docteur Drioton. » Or, ce savant universellement connu et estimé vient d'être destitué de son poste de Directeur du Service des Antiquités et des Musées égyptiens, par le gouvernement Naguib, en septembre 1952.

Résumons sa carrière d'après le dialogue entre lui et son « interviewer ».

L'abbé Drioton naquit à Nancy, en 1889, aîné de 5 enfants. Son père, docteur en droit, était éditeur. Il fit élever son aîné au petit séminaire, car sa vocation fut très précoce.

« Deux livres, dit le chanoine Drioton, sont à l'origine de toute mon existence ; *l'Evangile* et un petit guide de l'Egypte que j'ai lu, pour la première fois, à sept ans. Dieu et la science s'établirent dans mon âme par le canal de ces textes. Ces deux idéaux se sont étroitement mêlés. »

Le jeune Drioton fit ses études théologiques au Séminaire français de Rome et reçut le titre de Docteur en théologie à la Grégorienne. A vingt ans, il suivait à la Sorbonne les cours de Moret et Sottas, il se spécialisa dans le copte et l'épigraphie égyptienne et fut nommé, en 1928, professeur à l'Université catholique de Paris. En 1930, il devenait conservateur adjoint au Musée du Louvre, et, en 1936, directeur du Service des Antiquités et des Musées en Egypte. C'est de ce poste qu'on l'a chassé récemment.

Il se trouvait en vacances chez son frère, en Alsace, quand il apprit sa destitution.

« J'étais, fit-il, en congé depuis juin, ne pressentant rien pour l'immédiat, mais dans ce pays de soleil qu'est l'Egypte, les crises mûrissent comme les épidémies, en quarante-huit heures... Il m'a fallu quelques instants pour me remettre. On ne renonce pas, voyez-vous, à seize ans de vie active si facilement... »

L'abbé Drioton avait été nommé par le roi Fouad. Il y succédait à toute une lignée de savants français. Ce sont des Français, en effet, qui ont fondé cette science que nous appelons l'égyptologie. Le premier qui fut préposé officiellement aux Antiquités égyptiennes fut Mariette, délégué auprès du khédive en 1854 et créateur du service. Après lui vinrent Maspéro, Loré, de Morgan. L'abbé Drioton fut informé de la mesure qui le touchait par un simple télégramme, ainsi rédigé :

« Regrettons vous informer gouvernement égyptien a décidé résilier votre contrat avec indemnité trois mois. Stop. Lettre confirmative, Stop. Vœux santé, Stop. Meilleurs souvenirs : Abbas Bayouns. »

Le signataire de cette dépêche était le subordonné immédiat de l'abbé Drioton, et il fut sans doute son successeur.

Le chanoine Drioton était en fait le dernier fonctionnaire européen en Egypte. La montée du chauvinisme égyptien ne cessait de grandir. La protection du roi Farouk n'arrivait plus à protéger le savant français dans ses démêlés avec l'administration locale. Il en cite cet exemple : il y avait, dans la cour d'un musée, près du Caire, une sculpture représentant le corps d'un chacal sans tête, sans valeur réelle. Un jour, le British Museum écrit qu'il a jadis acheté une tête de chacal et prie M. Drioton de vérifier si le corps appartiendrait à cette tête, auquel cas, le British Museum se portait acheteur. Le chanoine Drioton fait faire un moulage, l'envoie à Londres. Les mesures correspondent. Le chanoine Drioton fait donc part aux autorités égyptiennes de la proposition britannique. Le ministre des Beaux-Arts demande immédiatement que le chacal soit offert au British Museum, mais le conservateur du Musée où se trouvait le chacal s'y oppose et en dépit d'un vote unanime du Conseil des ministres, il tient bon et le ministre n'ose passer outre ! Déjà, avant Naguib, on ne manquait pas une occasion d'humilier un Européen.

Une autre fois, le même ministre propose une loi inexécutable sur les objets d'antiquité. Mais il néglige de consulter le chanoine Drioton, tout en consultant ses subordonnés. Cela se passait en 1951.

Le chanoine Drioton avait cependant là-bas une tâche intéressante et importante : tenir en état tous les temples d'Egypte, assurer le déblaiement des nécropoles, classer toutes les œuvres d'art égyptiennes, publier régulièrement le Catalogue gé-

néral du musée du Caire. L'une des réalisations récentes les plus notables de ce service fut la découverte de la fameuse cachette de Deir Eal Bahari, qui contenait tous les rois de la dix-huitième dynastie, du XVI^e au XIV^e siècle avant notre ère.

Après le départ de M. Drioton, la science française n'est plus représentée que par l'Institut français d'archéologie orientale, dirigé par un remarquable savant, M. Charles Kuentz. Cet Institut a sept centres de fouilles en cours, il a une imprimerie puissante disposant de 15.000 caractères hiéroglyphiques. Le gouvernement égyptien n'a cependant pas hésité à supprimer les visas et à arrêter les fouilles, mais on espère que ces mesures absurdes sont provisoires. Ne pas oublier cependant que les « frères musulmans », dans leur fanatisme, ne craignent pas de parler du comblement du canal de Suez. C'est le cas de dire que c'est un comble ! Nous sommes en face d'un mouvement aveugle, mais de grande conséquence, car il ne s'agit pas seulement de l'Egypte, mais de tout un continent.

« Le moyen-Orient craque. La crise politique ne doit pas nous dissimuler, pense l'abbé Drioton, la crise intellectuelle qui est à l'origine de ces événements. Toute une génération d'hommes formée au sources de la culture européenne veut profiter de son expérience. »

Cette expérience est-elle au niveau de la tâche qu'elle ambitionne ? Suffit-il de mémoires bourrées de leçons apprises pour remplacer une formation séculaire ? Il faudra attendre les savants égyptiens au pied du mur.

Finalement, le chanoine Drioton, libéré de travaux en partie administratifs, se réjouit de pouvoir se livrer à ses études et peut-être à des rédactions d'ouvrages où il mettrait ses moissons personnelles. Il a sans doute, à son actif, déjà 199 études ou ouvrages. Mais il indique en ces termes ses projets immédiats :

« Je voudrais me consacrer à la mise au point de mes notes sur le théâtre égyptien antique, dont j'ai retrouvé des fragments, et surtout à mes travaux sur la religion, où je crois pouvoir apporter quelques idées nouvelles. On vient de m'offrir une fonction au Centre de la Recherche Scientifique. Je suis comblé... et puis, pour la première fois, depuis seize ans, je vais pouvoir profiter de l'hiver et du printemps de l'Ile-de-France. J'avais presque oublié les saisons de chez nous !... »

Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, le chanoine Drioton est également affilié à de nombreux autres corps savants, français et étrangers. C'est actuellement un des égyptologues les plus réputés du monde [2].

VI

Si l'égyptologie est un moyen de scruter les choses du passé, cette science ne peut prétendre à remonter le temps aussi profondément que l'astronomie. A mesure que nous avons des moyens plus puissants pour photographier les astres les plus lointains, c'est du passé que nous en ramenons. Les rayons de lumière qui nous en arrivent sont partis, en effet, il y a un million d'années, c'est-à-dire au moins le temps depuis lequel il y a des hommes sur notre planète. Mais où en sommes-nous, au fait, dans ce domaine ? Nous avons parlé à plusieurs reprises ici-même du télescope géant du mont Palomar, en Amérique. La revue *Sélection* (décembre 1952), nous en parle de nouveau, d'après George Gray, dans *Scientific American*. Depuis l'automne de 1949, il ne se passe pas de nuit claire sans que le tube gigantesque ne soit pointé vers le firmament. Les astronomes obtiennent l'autorisation de venir l'utiliser pour la mise au point de leurs recherches. Quand ils s'en sont servi durant une semaine, ils en ont ensuite pour des mois à déchiffrer et à interpréter les images photographiques qu'ils ont obtenues. L'article cité décrit comment les choses se passent. Il est plus discret sur le résultat acquis jusqu'à présent.

Et d'abord l'installation. Il y a au sommet de la montagne, une douzaine de bâtiments, servant à la fourniture de l'eau, de l'électricité, au logement du personnel technique.

Le télescope lui-même dont le réflecteur est d'un diamètre de 5 m. 08, repose sous une coupole de 41 mètres de hauteur et de 42 m. de largeur, qui rappelle la coupole du Panthéon. Tout le jour, ce « hangar » du télescope est soigneusement clos, pour préserver l'instrument du soleil et des intempéries. Au coucher du soleil les volets du toit se replient. Des ventilateurs entrent en action pour établir une température partout égale, autour du tube de 20 mètres de long et dont la lentille seule pèse 15 tonnes.

Le mont Palomar est si bien situé que l'on peut de là scruter les trois quarts du firmament. Seul, l'Antarctique lui échappe. L'air est très pur. Les étoiles brillent d'un éclat que l'on ne trouverait nulle part en plaine, à plus forte raison dans les rues de nos villes.

Quand tout est prêt, les observateurs montent en ascenseur jusque dans l'enceinte du télescope. Il est entraîné doucement et régulièrement par un moteur de 1/12^e de CV, pour être en rapport précis avec la rotation de la terre. La masse totale, pesant 500 tonnes, est mise en mouvement sans bruit et pivote sur ses supports. Un technicien surveille ses mouvements. L'observateur au travail a exposé au foyer où se produit l'image du ciel une plaque photographique spéciale. Il maintient constamment cette plaque sous le faisceau lumineux tombant des étoiles. Le technicien préposé au télescope compte les instants :

— Encore trente secondes, dit-il, au moment voulu.

— Prêt, répond l'observateur.

— 25, reprend l'assistant, 20, 15, 10, 5, 4, 3, 2, fermez !

L'observateur obéit, il ferme le volet de sa plaque et la remplace par une autre.

Le savant qui a demandé et obtenu l'usage du télescope s'en sert d'ordinaire pour une semaine. On peut aussi se servir, pour des détails secondaires ou accessoires des télescopes de 254 centimètres et de 152, qui se trouvent, non loin de là,

[2] Voici les principaux ouvrages de M. Drioton : *Cours de grammaire égyptienne*, Nancy, 1921 ; *Introduction à l'étude des hiéroglyphes* (avec H. Sottas), Geuthner, 1923 ; *Les peuples de l'Orient méditerranéen* (avec J. Vaudier) : t. II, *L'Egypte*, coll. « Clio », Presses univ. de Fr., 1938 ; *Le théâtre égyptien*, Le Caire, 1942 ; *Le monothéisme de l'ancienne Egypte*, Le Caire, 1949 ; *Le musée du Caire* (avec J. Vigneau), Paris, Edit. Tel, 1949 ; *L'Art égyptien* (avec Sved), Paris, Arts et métiers graphiques, 1950 ; *Les inscriptions du temple de Médamoud*, Le Caire, 1926-27 (2 vol.) ; etc...

sur le mont Wilson. Mais la différence est grande entre ces instruments et le grand télescope de 508. Un savant, Milton Humason, a pu dire qu'en trois nuits, il avait pu exécuter un travail avec ce dernier, qui aurait demandé trois ans avec le télescope de 254.

Mais quelle idée se fait-on maintenant de la composition de l'univers ? Voilà surtout ce qui nous intéresse. Et voici à peu près ce que l'on nous déclare :

Nous habitons un univers poudreux. L'espace n'est pas seulement rempli d'étoiles, mais encore plus de gaz cosmique et de poussière interstellaire. La poussière de matière abonde dans toutes les nébuleuses déjà résolues. Même avec des télescopes modestes, on observe des taches sombres en Orion. une nuée voisine de la Croix du Sud. Mais le grand télescope a donné là-dessus des clartés nouvelles. On pense actuellement que toutes les étoiles qui nous environnent sont nées de la poussière cosmique.

Un autre point constaté, c'est que les explosions d'étoiles sont fréquentes. La nébuleuse d'Andromède en est spécialement le théâtre. C'est comme un feu d'artifice continuel. Les photographies de cette nébuleuse, prises au cours d'une seule année, et comparées entre elles, ont révélé une quinzaine de *novæ*. On appelle *novæ* — nouvelles — les étoiles jaillies à la suite d'une explosion stellaire. Il apparaît aussi des *novæ* dans la grande spirale de la Grande-Ourse.

Les observateurs essaient aussi, à l'aide du télescope géant, de constater la structure de l'univers, en étudiant comment les étoiles s'organisent en systèmes et en amas pour former, non plus ces constellations que les anciens avaient nommées selon les apparences et selon leurs fantaisies, mais ces immenses disques tournants que sont les nébuleuses-spirales. On croit que ces systèmes ne sont pas, comme on l'a dit souvent, des « univers-îles », mais « des parties intégrantes d'une structure plus vaste encore qui serait l'univers tout entier. » Il ne faut donc plus isoler les mondes stellaires. Nous dirions, nous, il n'y a qu'un seul univers, comme il n'y a qu'un seul Dieu.

Mais que dire de la nature même des étoiles ? Il semble acquis que l'énergie émise par le soleil et par la plupart des autres étoiles provient de la transformation de l'hydrogène en hélium. C'est ce qu'on appelle « brûler son hydrogène ». L'opération dure depuis longtemps et durera autant que le soleil restera source de chaleur et de lumière. Cela se passe dans les noyaux des étoiles et il y règne une chaleur inouïe. Mais le spectroscope révèle qu'il y a, en dehors de ce noyau en ignition formidable, du calcium, du fer, d'autres métaux encore, dans la composition des étoiles. Et nous ignorons complètement d'où viennent et comment se forment ces métaux. Il y a donc à faire une analyse individuelle de la composition de chaque étoile, de la température, de la pression, du champ magnétique, des mouvements internes de leur masse, etc.

On n'admet plus l'infinité de l'espace. L'espace est déterminé par la quantité de la matière. Pour connaître approximativement cette quantité, on a essayé d'étudier un secteur déterminé de l'espace, pour connaître, par échantillon, le nombre et la masse des nébuleuses qui s'y trouvent. Avec le télescope de 254 centimètres, au mont Wilson, on atteignait jusqu'à une profondeur de 500 millions d'années-lumière. Avec celui du mont Palomar on a doublé cette pénétration, ce qui permet d'étudier huit fois plus d'espace stellaire. Au Palomar, on espère que cela permettra d'évaluer les dimensions et la forme générale de notre univers. C'est l'opinion, en particulier, de l'astronome Edwin Hubble :

— « On me reprochera peut-être, a-t-il déclaré, de prendre mes désirs pour des réalités, mais je crois que l'échantillon sera assez grand pour que nous puissions faire notre choix dans la collection des univers possibles et en déduire à quel type appartient le nôtre. »

Ce qui est sûr c'est que, dans la période qui s'est écoulée entre les deux guerres, notre image du cosmos s'est élargie plus de mille fois. Mais les études d'approche sont en cours et sont loin d'être terminées. Il faut donc attendre la suite : nous le ferons avec une grande admiration pour ces sensationnelles découvertes du génie humain.

VII

Mais il est une autre question qui se pose devant nos imaginations : celle de savoir si ces mondes lointains sont habités ou non.

Justement, le P. D. Grasso, S. J., se pose cette question dans la *Civiltà cattolica* du 1er novembre, sous ce titre, que je traduis de l'italien : **La théologie et la pluralité des mondes habités.**

Il prend acte d'abord du fait si fréquemment signalé, à tort ou à raison, des *soucoupes volantes*. L'une des explications parfois donnée de ce fait, c'est que les soucoupes seraient des manifestations d'origine extra-terrestre. Les habitants des autres planètes essaieraient, pense-t-on, de se mettre en rapport avec nous. La conjecture est singulière. Nous n'avons pas à l'examiner ici. Mais on peut se demander si la possibilité de l'existence d'êtres humains, en dehors de notre monde sublunaire, est à exclure ou à admettre.

Notons bien avant tout les termes du problème posé.

Il ne s'agit aucunement d'hommes, fils d'Adam et d'Eve comme nous, qui auraient émigré dans d'autres planètes. Cela arrivera-t-il un jour ? La radio américaine soutenait récemment que dans un demi-siècle, il sera peut-être aussi courant d'aller dans la lune ou dans quelque autre planète, que d'aller aux antipodes. Mais pourrait-on coloniser une planète ? Les conditions de vie qui y règnent le permettraient-elles ? Il ne semble pas. Mais le concept d'être humain signifie simplement *animal raisonnable*. Des êtres, dotés d'une constitution anatomique et physiologique différente de la nôtre, mais composés cependant d'un corps et d'une âme, sont-ils possibles ? L'on n'a pas attendu les soucoupes volantes pour se poser la question.

Aussi longtemps que les théologiens, imbus du système de Ptolémée, considéraient la terre comme le centre immobile du monde, ils ne pouvaient même concevoir que l'homme, chef-d'œuvre de la création, fût placé ailleurs qu'en ce centre des choses. S. Thomas a étudié ce problème dans la *Somme*, Ia, q. 70, art. 2.

Mais depuis Copernic, les points de vue ont évo-

lué. Le P. Angelo Secchi, le célèbre astronome jésuite, de Rome (1818-1878) estimait que Copernic avait dû recueillir un écho de la science communiquée à Adam, par Dieu, lors de sa création. Ce qui est sûr, c'est que, même avant Copernic, on a commencé à agiter la question de la pluralité des mondes. Le plus ancien savant qui l'ait formulée fut le cardinal Nicolas de Cues (1401-1464), l'auteur de la *Docte ignorance*. Il dit qu'il n'est pas une étoile dont nous soyons autorisés à exclure l'existence d'êtres humains, si différents qu'ils soient de nous [3].

Après Copernic et Galilée, le terrain devint brûlant. Le P. Le Cazre soumit à Gassendi, au XVII[e] siècle, des craintes au sujet de la nouvelle théorie selon laquelle la terre ne serait qu'une planète « comme les autres ». En ce cas, en effet, on ne voit pas pourquoi elle aurait le monopole d'être habitée. Peu à peu, cependant, les craintes se dissipèrent et l'on se familiarisa avec l'idée de la pluralité des mondes, sujet traité par Fontenelle, en 1686, dans un ouvrage resté célèbre. Parmi ceux qui n'ont pas craint d'aborder le problème et de s'y montrer favorable, l'article que nous analysons cite les PP. Félix et Monsabré, les deux grands conférenciers de Notre-Dame.

Le P. Félix estimait que l'existence d'autres mondes habités était la meilleure réponse que l'on pût faire à l'objection embarrassante du « petit nombre des élus » [4]. Même si beaucoup d'hommes sont damnés, leur nombre est peut-être infinitésimal en face des créatures raisonnables peuplant les étoiles !

Et le P. Monsabré, à son tour, n'hésitait pas à dire que l'Incarnation accomplie sur notre globe n'est peut-être que le geste du bon Pasteur venant chercher la brebis égarée, tandis que 99 autres brebis restées fidèles peupleraient les étoiles ! [5]

Mais aucun théologien n'a examiné la question avec autant de prédilection que l'Allemand Joseph Pohle, dans un livre intitulé (en allemand) : *Les mondes stellaires et leurs habitants* (Cologne, 1884). Son livre eut plusieurs éditions. L'auteur pensait que non seulement les sciences expérimentales, mais aussi les principes d'une saine philosophie et de la théologie déposaient en faveur de l'existence d'êtres intelligents dans les mondes célestes habitables.

Argument principal : Dieu crée pour sa gloire. Or, aucune gloire ne revient à Dieu sans l'existence d'êtres intelligents capables de connaître ses œuvres et de l'en louer. L'existence de l'homme tellurien ne suffit pas en effet. Il existe un trop grand nombre de mondes stellaires hors de sa portée. Que savons-nous, je ne dis pas des étoiles, mais des innombrables planètes invisibles à nos instruments les plus puissants, qui gravitent sans doute autour de ces étoiles, comme notre système planétaire gravite autour de notre Soleil ?

S'il y a des milliards d'étoiles, il y a, *a fortiori*, des milliards de ces planètes ! On n'arrivera jamais à percer le mystère de ce qui s'y passe. Une quantité prodigieuse d'astres restera inconnue à jamais de nous. Qui donc en rendra hommage au Créateur ? Les anges n'y suffiraient pas non plus, car la création matérielle n'est qu'un objet secondaire de leur intellect. Ils gravitent dans le monde spirituel, non dans le matériel.

Pohle croit donc pouvoir conclure :

— « Il semble entièrement conforme à la fin ultime de l'univers que les corps célestes habitables soient peuplés de créatures, qui rapportent à la gloire du Créateur les beautés corporelles de leurs mondes, tout comme l'homme le fait pour le sien » [6].

Vers le même temps, ou un peu avant, le P. Secchi, cité plus haut, était tout aussi affirmatif. Il écrivait, en effet, en 1877, dans son ouvrage sur le *Soleil* :

« Pour nous, il semblerait absurde de regarder ces vastes régions comme des déserts inhabités : ils doivent être peuplés d'être intelligents et raisonnables, capables de connaître, d'honorer et d'aimer leur Créateur » [7].

Nous avons bien lu : le contraire serait *absurde* ! Et c'est également l'opinion de Bavink, en 1947, dans un livre intitulé en italien : *Résultats et problèmes des sciences naturelles* :

— « Si cet univers entier doit avoir un sens, il me semble *absurde* de toute façon de chercher ce sens uniquement dans notre petite histoire terrestre » [8].

Autre argument de Pohle : selon S. Thomas, l'ordre de l'univers exige un dépassement numérique ou quantitatif du plus noble sur le moins noble, parce que le moins noble est fait pour le plus noble. Il faut donc multiplier le plus possible les choses les plus nobles. S'il en est ainsi, il faut considérer au moins comme une probabilité l'existence d'êtres raisonnables dans les corps célestes habitables, parce qu'ils sont plus nobles que les êtres matériels.

Autres preuves : la sagesse et la toute puissance de Dieu se manifestent d'une façon éclatante dans le nombre et la variété des espèces appartenant aux règnes inférieurs : végétaux et animaux. N'est-il pas beau de penser que Dieu a créé au moins autant d'espèces humaines, différentes les unes des autres, qu'il a créé d'espèces d'animaux ou de végétaux ?

— « La vie remplit l'univers, avait dit le P. Secchi, et avec la vie apparaît aussi l'intelligence. Et comme les êtres inférieurs à nous abondent, de même dans d'autres conditions que les nôtres peuvent exister des êtres immensément supérieurs à nous. Entre la débile lumière de ce rayon divin qui brille dans notre fragile composé, et grâce auquel nous avons pu connaître tant de merveilles, et la sagesse de l'Auteur de toutes choses, il y a une distance infinie, dans laquelle peuvent être intercalés des degrés indéfinis de créatures, pour lesquelles les théorèmes qui sont, pour nous, l'objet d'études ardues, pourraient être saisis par de simples intuitions » [9].

Il n'est pas jusqu'à la misère de notre espèce humaine qui nous invite, pour l'honneur de Dieu, à penser qu'il existe une infinité d'espèces plus nobles, plus dociles, plus saintes que la nôtre. Quel spectacle pénible, en effet, que celui de l'histoire

[3] *De docta ignorantia*, éd. Rotta, Bari, 1913, livre II, op. 12, p. 111-112.
[4] *La Genèse et les Sciences modernes*, Paris, 1865.
[5] *Exposition du dogme catholique*, conf. 102. — L'article cite la traduction en italien, Turin, 1890.

[6] Ouvrage cité, p. 457, 4[e] édition de 1904.
[7] *Le Soleil*, Paris, 1877, T. II, p. 480.
[8] P. 272, Florence, 1947.
[9] *La grandeur du créé*, dans *le Soleil*, t. II, p. 215.

des hommes ! Nul père capable de s'entourer de bons et de mauvais fils choisirait de s'entourer surtout de mauvais !

Tels sont les arguments. L'auteur de notre article estime qu'on ne peut leur refuser un certain poids : *una certa attendibilità*. Mais cela ne dépasse pas évidemment le stade du probable, peut-être même du simple possible. Il y a en tout cela un anthropomorphisme, dont il ne faut pas abuser. La pluralité des mondes reste pour nous une hypothèse à laquelle chacun peut donner la valeur qu'il lui plaît. Mais il suffit de savoir que la théologie pas plus que la philosophie ne sont opposées à une telle conjecture.

S'il existe réellement des espèces humaines supérieures à la nôtre — on a peine à supposer qu'il puisse y en avoir d'inférieures ! — elles ont en commun avec nous des dogmes religieux très sublimes : existence, unité et trinité de Dieu. Existence des anges. Mais il n'est pas nécessaire de supposer que ces êtres aient eu besoin, comme nous de l'Incarnation du Verbe. Il y a donc, dans la religion tellurienne, des dogmes réservés à nous-mêmes : Incarnation, Rédemption, Eucharistie, action sacramentaire, etc.

Tout récemment, un théologien américain, Francis Connelle, dans *Catholic Standard*, du 8 août 1952, a énuméré les hypothèses que l'on peut faire au cas où il existerait d'autres humanités que la nôtre :

— 1° Créés comme Adam et Eve, doués des qualités naturelles, préternaturelles et surnaturelles, que nous avons en partie perdues par la chute originelle, on peut admettre qu'ils — ces hommes-là — ont surmonté victorieusement l'épreuve initiale et gardé leurs prérogatives. Ils ne sont donc sujets ni à la souffrance, ni à la mort, et ils ont des aptitudes scientifiques probablement très supérieures aux nôtres.

— 2° S'ils ont péché, ou Dieu les a abandonnés, ou ils ont été rachetés autrement que nous, ou ils ont été informés de l'Incarnation tellurienne et appelés au salut par la foi en Jésus-Christ.

— 3° On peut admettre aussi que Dieu aurait créé des êtres humains dans l'ordre purement naturel. Ils seraient en ce cas appelés à une félicité purement naturelle, comme celle, chez nous, des enfants morts sans baptême.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons espérer d'être mieux informés, qu'une fois arrivés nous-mêmes au Paradis ! Soyons donc patients... Cela viendra un jour, s'il plaît à Dieu et si nous faisons le nécessaire.

VIII

Pendant que les astronomes tentent de percer le mystère des espaces sidéraux, de hardis explorateurs tentent de donner au monde la connaissance des secteurs les moins accessibles de la terre. Il faut ranger dans ce nombre les hivernants de la Terre Adélie. Dans les *Etudes* de novembre, M. F. Tabuteau intitule un récit : **Deux ans en Terre Adélie.**

Prenons un atlas, contenant les régions de l'Antarctique. Descendons du sud de l'Australie vers le pôle et la première terre que nous trouverons sera **la *Terre Adélie* ou Terre Wilkes. Elle se situe à** cheval sur le Cercle polaire. Il est possible que le pôle magnétique, qui semble se rapprocher du pôle sud, soit bientôt sur cette Terre, en sorte qu'elle en vienne à être la seule Terre au monde qui aurait deux pôles à la fois : le pôle magnétique et le pôle géographique. La Terre Adélie fut découverte en 1840 par le célèbre navigateur français Dumont d'Urville. Elle est, depuis ce temps, considérée comme une colonie française. C'est pourquoi elle fait l'objet de nos expéditions polaires.

La France, en effet, en tant que grande nation, ne peut pas se désintéresser de ce genre d'explorations, car toutes les autres grandes nations s'en occupent, soit dans un but scientifique, soit dans un but commercial, soit enfin dans un but stratégique. Au début, ce furent des expéditions au Groenland, avec Paul-Emile Victor, et elles ont été financées par le budget de l'Education nationale. La première expédition en Terre Adélie, financée cette fois par le budget de la France d'Outre-Mer, eut lieu en 1948-1949, mais elle ne put débarquer, en raison des glaces. La deuxième campagne se déroula de septembre 1949 à janvier 1950, et elle prit pied en Terre Adélie, où le navire *Commandant Charcot*, déposa onze hommes, et trente chiens.

Le séjour là-bas est très dur, en raison de la période des *blizzards*, qui va de mars à octobre. Il faut savoir que le *blizzard* — un nom américain — est un vent glacial accompagné de tempêtes de neige. C'est le grand ennemi des hivernants en Terre Adélie. Le froid ne descend guère au-dessous de — 35°. Mais le blizzard est insoutenable. On ne peut que rester enfermé et attendre l'accalmie. Il faut l'attendre parfois une semaine entière. La Terre Adélie ne connaît pas, à la hauteur du Cercle polaire, la nuit complète. Le jour le plus court est le 22 juin, mais le soleil, juste sous l'horizon, donne plusieurs heures de clarté.

Tout cela fait comprendre que les activités au dehors soient très réduites. Sans doute, par n'importe quel temps, il faut accomplir les corvées quotidiennes : vider les ordures, ramener plusieurs lessiveuses de glace, pour l'eau indispensable. Il faut aussi assurer la permanence des observations météorologiques, qui, débutant à quatre par jour, furent ensuite portées à sept. Les chiens sont la plus grosse sujétion. Il leur faut des abris étanches, car le moindre trou dans une caisse en bois laisse agir le blizzard au point que bientôt la caisse est pleine de neige. On réussit, en 1951, à loger les chiens en sous-sol, mais si le blizzard dure trop longtemps, ils s'y énervent terriblement. Il faut alors les faire sortir, ne fût-ce que pour leur distribuer le kilo de phoque, auquel ils ont droit, tous les trois jours, quand ils ne travaillent pas.

Dès que l'accalmie se produit, tout le monde se met au travail. Chaque membre de l'expédition a sa spécialité : un biologiste, un hydrographe, un glaciologue, un topographe ou deux, un radiologue ou deux, un mécanicien, un cuisinier, un chasseur de phoques, pour nourrir les chiens, etc. Chacun d'eux prend des notes, les met au net, ou envoie des messages, ou en reçoit, accumule les expériences de toute nature.

Que dire des résultats obtenus ? Ils sont encore à l'étude. En effet, au retour de l'expédition, toutes les notes, tous les dossiers établis sont soumis aux

lus hautes personnalités scientifiques à qui il apartient de tirer de là des éléments de progrès pour os connaissances générales.

Ce que l'on peut dire déjà, c'est que le tracé de a côte, du 142 au 138e degré-est a été établi. La ongueur de ce tracé atteint 180 km. Il a été imossible d'atteindre la région allant du 138e au 36e degré, car on rencontre, sur ce parcours, un pack » infranchissable. On appelle « pack » une tendue de glaces flottantes, enchevêtrées les unes ans les autres, se soudant et se dessoudant constamment, de façon à empêcher toute circulation arine.

Nos explorateurs n'ont pu se déplacer qu'en traîeau à chiens, ou en *weasels*, c'est-à-dire en camion chenille. Mais il est très difficile d'avancer sur a glace labourée par le blizzard et comme plissée n sillons de près d'un mètre de profondeur. Compte enu du mauvais temps qui oblige parfois à s'imobiliser à l'intérieur du weasel, on ne peut espéer faire plus de 15 km par jour, en traîneau à hiens, et environ le double, en weasel. Les hiverants ont pu faire cependant un raid de 300 km ers le sud, ce qui a donné lieu à de nombreuses bservations.

Malheureusement, l'établissement du point d'insallation appelé Port-Martin, fut consumé par un ncendie, le matin même du retour en France de 'équipe Barré, en février 1952. Il ne resta plus u'une équipe de sept hommes, établie à Pointe-Géologie, sous la direction de Mario Marret. On y ompte un ornithologue, un chirurgien, un charentier, un radio, un mécanicien, un topographe t les 30 chiens, avec vivres et abris rapportés de Port-Martin. Cette équipe a pour unique objectif 'observation sur place et durant toute l'année des nœurs des *manchots-empereurs*. Ce sont des oiseaux ont les membres antérieurs sont réduits à l'état e rames plates et étroites comme des sabres. Ils e tiennent le plus souvent sur leur derrière, droits t groupés par troupes nombreuses. Ils reviennent ur la côte, au plus mauvais moment de l'hiver, our s'accoupler, pondre et couver, sans manger, uis élever leurs poussins. Nos explorateurs les nt vus tenant « tous en équilibre sur leurs pattes, n œuf au chaud sous leur ventre ». Mais l'obserration n'a pu être que passagère. Elle se poursuit ctuellement. Ce sera l'un des fruits scientifiques e l'expédition qui, depuis février dernier, repréente la France en Terre-Adélie.

IX

Si les mœurs des manchots-empereurs nous intéessent, celles des hommes du passé nous intéessent encore bien plus. C'est l'histoire, ce sont s sciences historiques qui sont chargées de nous enseigner à cet égard. Mais que vaut l'histoire ?

C'est la question que des historiens ont débattu n un congrès qui s'est tenu, en Italie, à Gallarate, u 6 au 8 septembre dernier. Le P. G. Bortolaso, . J., nous expose ce qui a été dit là-bas, dans a *Civiltà cattolica* (1er novembre 1952), sous ce itre : **Le problème de l'Histoire** *au huitième Congrès du Centre d'Etudes philosophiques chrétiennes.*

Deux questions surtout furent abordées : 1° l'hisoire en tant que connaissance ; 2° l'évaluation concrète de l'histoire.

Ce fut le professeur Padovani qui ouvrit la discussion. Selon lui, *l'histoire* est d'abord et seulement la connaissance du particulier et du contingent, et elle n'atteint aucunement l'universel et le nécessaire. Elle se borne à l'exposé des faits, sans jugements de valeur. Il donne comme modèle du genre, *L'Etude comparée des religions*, du P. Pinard de la Boullaye.

On peut cependant placer à un degré plus haut *l'histoire intégrale*, qui associe au récit des faits des jugements de valeur fondés sur la responsabilité des dirigeants et sur les progrès ou les reculs de la civilisation.

Plus haut encore on situe la *philosophie de l'histoire* qui est « une vision métaphysico-dialectique de l'histoire ».

M. Padovani en concluait : 1° que l'histoire proprement dite, n'est pas une science ; 2° le sens profond de l'histoire ne peut être connu que par la révélation. Dieu seul sait où va l'homme. Il ne peut exister qu'une théologie de l'histoire, dans le genre de l'immortelle *Cité de Dieu* de S. Augustin.

Ces vues de M. Padovani furent jugées en général trop étroites et trop rigides. Le professeur Battaglia lui opposa que l'historien ne peut faire abstraction des idées, en exposant les faits. La connaissance historique est une synthèse de faits et d'idées et par suite du particulier et de l'universel. Il est évident, toutefois, que Dieu seul a une parfaite connaissance de l'histoire. Mais il serait excessif de refuser à l'homme une connaissance au moins partielle des vicissitudes humaines. Ainsi jugèrent également MM. Stefanini, Redano, Lazzarini, Moschetti, et d'autres encore. Mais les philosophes présents voulurent aussi apporter leur sentiment. Nous retiendrons surtout l'opinion du P. R. Cenal, S. J. Selon lui, ce n'est pas n'importe quel fait qui doit être tenu comme un fait historique, mais uniquement un fait qui *a agi*, un fait qui a eu des suites, des conséquences, une signification universelle.

Après lui, le P. F. Morandini, S. J., fit une vivante intervention au sujet des rapports entre la philosophie et l'histoire. Il admit que la science et la philosophie ne traitent que de l'universel, mais non pas de l'universel *abstrait* seulement, bien plutôt de l'universel *concret*. La philosophie a donc de multiples relations avec l'histoire, non seulement en ce qu'elle développe ses problèmes en tenant compte de leur sens historique, mais en ce qu'elle cherche par-dessus tout à pénétrer l'essence et les lois du devenir. Une philosophie sans rapport avec l'histoire ne serait pas humaine. Elle se déploierait dans le vide, loin de nous. Elle ne traiterait pas de nos problèmes à nous ! Il faut donc qu'elle tienne compte de l'histoire.

La parole fut donnée ensuite au professeur F. van Steenberghen, de l'Université de Louvain. Il distingua quatre étapes dans l'étude de l'histoire. La première consiste dans la détermination des faits et dans la reconstitution du passé, d'après les lois de la critique historique. La seconde est déjà un essai d'explication des faits, par la recherche de leurs causes prochaines, par exemple des causes de la décadence romaine, ou de la révolution française, ou de la dernière guerre mondiale. La troisième étape s'élève encore plus haut, en s'efforçant de

déterminer les lois universelles qui émergent d'une vision générale des faits : par exemple : tel ordre de faits provoque telles réactions, l'oppression engendre les agitations et les révoltes, l'inadaptation des institutions au réel fait naître les révolutions.

Mais tout cela n'est encore que de la science et ne mérite pas encore le nom de philosophie de l'histoire. Il faut réserver ce nom à une théorie générale permettant de dominer l'ensemble des faits de l'histoire, par une application de la métaphysique au domaine historique. Une telle philosophie s'appuie sur les principes suivants : 1° tout être fini est capable de progrès et d'évolution ; 2° il existe une Cause suprême créatrice du monde, qui en gouverne le cours ; 3° l'homme est doué de liberté et capable d'initiative personnelle ; 4° l'ordre matériel est en mouvement de l'état imparfait vers un état plus parfait des êtres qui le composent.

A ces principes, on peut ajouter les suivants qui concernent surtout l'homme : 1° l'homme — esprit incarné dans la matière — implique une possibilité indéfinie de progrès et d'évolution ; 2° grâce à la continuité de l'humanité dans le temps, chaque génération peut profiter de l'expérience acquise dans les âges antérieurs, et travailler ainsi à élargir le patrimoine de l'humanité.

Pourtant M. van Steenberghen concluait en déclarant que cette philosophie de l'histoire lui paraissait bien peu de chose ! Tel ne fut pas l'avis de P. Bortolaso, auteur de notre article. Savoir que notre histoire a sa source en Dieu, qu'elle ne se réduit pas à un cyclisme éternel, mais qu'elle va vers un but divin, fixé une fois pour toutes, qu'elle tend à *la gloire de Dieu*, qu'elle est suivie de près par la Providence divine, que toutes les tragédies humaines ont leur finalité, et que tout s'explique finalement en Dieu, tout cela n'est pas peu de chose. C'est une foi et une force !

Il reste que le drame de l'histoire est la lutte du bien et du mal. Nous ne le voyons que trop actuellement. Nous sommes en pleine bataille. Le professeur allemand A. Hilckmann, de l'université de Mayence, échappé des geôles hitlériennes, le fit ressortir dans une communication sur le *Fanatisme et l'Enthousiasme en histoire*. L'enthousiasme a toujours en soi quelque chose de juste et de grand. Le fanatisme naît de la perversion des valeurs. Il suppose un aveuglement, une obsession. Il est unilatéral, injuste, cruel, barbare.

Et nous pouvons bien conclure, en effet, que, en ce moment, c'est l'étreinte formidable de l'enthousiasme contre le fanatisme, qui caractérise notre époque si sombre. Il faut toujours en revenir au thème augustinien de la *Cité de Dieu*. Le Congrès entier fut d'accord sur les points suivants : valeur de la personne humaine — intervention de la Providence — impossibilité de donner une interprétation satisfaisante des faits historiques, sans recours à la lumière de la révélation chrétienne.

X

Nous ne sortirons pas des préoccupations que l'on vient de voir en passant du plan de la théorie au plan de l'action. Et nous le ferons en interrogeant, avec M. Jorge Puerto Polo, dans *Ecclesia* (espagnol) du 8 novembre, un livre récent du P. Lombardi. L'article que nous allons analyser a pour titre : **La Croisade du P. Lombardi, pour le Monde nouveau.**

Le Monde nouveau, c'est le titre d'un volume publié en avril dernier par le grand orateur romain. C'est au sujet de cet ouvrage que l'auteur espagnol a interviewé le P. Lombardi, dont la résidence est à Rome, à la Villa Malta.

— « Père, lui a-t-il dit, nous voulons être les apôtres du monde. En Espagne, il y a des prêtres qui désirent consacrer leurs ambitions apostoliques à cette grande entreprise. Nous venons recueillir vos directives... »

Dans sa réponse, le P. Lombardi a fait naturellement l'éloge du clergé espagnol. On trouve dans ce clergé de grands cœurs. Ils sont appelés certainement à coopérer au premier rang à l'édification de « l'ère de Jésus ».

« Nous sommes, dit-il, à l'heure décisive de l'Histoire. Le 10 février dernier, le pape a lancé à tous les hommes son message extraordinaire pour la construction du Monde Nouveau. Ce fut une date historique. Le pape a voulu que la grande entreprise commençât à Rome et dans Rome on a beaucoup travaillé ces derniers mois. Aujourd'hui, le moment est venu pour la chrétienté entière. Il y a à faire dans le monde entier. L'heure de Jésus a sonné pour toutes les nations et nous allons nous lancer partout à la conquête... »

Le P. Lombardi explique alors qu'il y avait dans la Croisade deux temps bien marqués. Le premier temps fut celui d'une annonce. Le P. Lombardi fut chargé de parcourir l'Italie, l'Amérique, les nations européennes, en prêchant dans les églises, les théâtres et parfois sur les places publiques, la mobilisation générale de tous les catholiques pour faire face à l'immense bataille qui se déroule dans le monde spirituel, et pour annoncer l'entrée de l'histoire dans une ère nouvelle : *l'Ere de Jésus*.

Vint ensuite le second temps, celui de l'exécution. Le Souverain Pontife entra personnellement en lice. Il lança ses consignes destinées à la Ville éternelle d'abord, et il se déclara ouvertement « le héraut d'un monde meilleur ».

Dans ce second temps, on distingue de nouveau deux étapes. La première avait pour théâtre Rome elle-même. Mais pas un instant le pape n'a voulu restreindre le mouvement à Rome. Il désirait au contraire que ce qui s'y passait « fût promptement imité dans les diocèses proches et lointains, afin de ramener au Christ les cités, les nations, les continents, en un mot l'humanité entière ». Il s'agissait d'une « bataille de paix » d'une révolution spirituelle. Le pape a lancé le mot d'ordre, le « cri » attendu pour l'entrée dans la seconde phase, dans le mémorable discours adressé aux 200.000 membres de l'Action catholique et aux 500 000 assistants qui l'écoutaient, le 12 octobre dernier, sur la place de Saint-Pierre. Il s'agissait de donner enfin naissance à l'*Ere de Jésus*, dans le monde. Il appartient à tous ceux qui sont en mesure de le faire de propager l'appel du Pontife. Il faut que son mot d'ordre soit entendu de tous les cœurs chrétiens. Il faut que la pacifique bataille soit livrée sur toute la face de la terre, par tous ceux qui croient à la puissance de la prière et de la pénitence, à la vertu de la Croix. On sait avec quelle insistance, le pape a placé tout ce mouvement sous le patronage spécial du Cœur immaculé de Marie

[E]t certes, Marie ne saurait être ici qu'au tout premier rang, dans la lutte gigantesque qui s'engage contre les puissances du mal. Le pape fait appel tout particulièrement à l'Action catholique. Le moment est arrivé où chacun doit donner son maximum pour cette « sainte invasion » de la terre entière.

Existe-t-il un plan général d'exécution? — A cette question, le P. Lombardi répond nettement : *oui*. Le pape lui-même l'a tracé. On va commencer, en Italie, par la grande cité de Bologne. L'archevêque de Bologne [10] va lancer sous peu une lettre pastorale remplie d'une immense ambition apostolique. « Penché sur la carte de l'Italie, déclare le P. Lombardi, nous avons cherché, au point de vue stratégique apostolique, le point où il fallait ouvrir le front, et nous avons décidé de le faire à Bologne. » Bologne, c'est en effet la capitale du communisme en Italie. C'est une grande cité. Nous allons essayer de la ramener au Christ totalement. L'effort apostolique y sera gigantesque. Toutes les forces spirituelles y seront groupées sous la direction de l'archevêque. « J'ai reçu l'ordre, ajoute le P. Lombardi, de me rendre pour un temps à Bologne, pour y travailler à cette entreprise divine. » Mais Bologne ne sera qu'un exemple, une expérience. Le pape désire que cet exemple soit suivi ensuite dans toutes les grandes cités d'Italie, puis en Amérique espagnole, au Brésil, dans les grandes villes d'Allemagne, d'Angleterre et de France.

Il est clair que l'on ne s'attend pas à des résultats instantanés. Cette vaste croisade est une affaire d'années. Rome doit être la cité chrétienne modèle, mais les autres cités doivent suivre. Et il y a de grands espoirs de voir tomber un jour le rideau de fer, la Russie rentrer dans ce concert des peuples libres, dont elle s'est retirée d'une façon si menaçante. Alors, il faudra être prêt à évangéliser ce peuple immense, où la foi est bien loin d'être morte, et qui aura sans doute d'autant plus de joie à revenir entièrement au Christ, qu'il en a été plus violemment et plus longtemps séparé.

L'article que nous analysons se conclut ainsi :

« Le P. Lombardi est optimiste. Très optimiste. Il voit en toute clarté l'Histoire entrer dans l'Ere de Jésus et dans l'Eglise il constate un pas en avant décisif vers un monde meilleur... »

Nous ne pouvons qu'enregistrer ces immenses espoirs. Et nous sommes bien sûrs de ne pas nous tromper, même si le succès n'est pas aussi total ni aussi rapide qu'il serait désirable, en travaillant de toutes nos forces au règne du Christ, sous l'égide de Marie [1].

XI

Nous ne sortons pas de ces vastes ambitions apostoliques, en analysant un article du Bulletin *Contemplation et Apostolat* du mois d'août 1952, publié à l'abbaye de St-André-lez-Bruges, Belgique, sous ce titre : **Responsabilité des Contemplatifs français** *vis-à-vis des Populations d'Outre-Mer de l'Union française.*

S. Paul disait aux Corinthiens : « J'ai planté, Apollo a arrosé, mais c'est Dieu qui fait pousser ! » S. Augustin, à son tour, recommande aux prédicateurs de son temps et de tous les temps, de faire tout ce qui est en eux pour toucher leurs auditeurs, mais de ne pas croire que ce sera leur éloquence, ni aucune autre activité de leur part, qui produira les fruits, car c'est Dieu qui s'est réservé cette action dans les âmes.

Il va de soi dès lors qu'il ne suffit pas d'avoir des missionnaires, en pays païen, mais que la présence de centres de prières tels que les couvents de contemplatifs, y est très désirable. Sans doute, le missionnaire actif prie, lui aussi. Il le fait autant que ses forces le lui permettent, mais il a besoin de se sentir appuyé, encouragé, secouru par les prières que font pour les missions les couvents voués à la contemplation.

« A considérer la nature des choses, dit notre article, *la vie de prière* est plus parfaite que l'activité extérieure ; immédiatement ordonnée à Dieu, source de toutes grâces, elle a toujours le pas sur le ministère apostolique ; elle l'inspire, le nourrit et profite de son effort. Elle représente la vie profonde de l'Eglise, « *la meilleure part* » et « *l'unique nécessaire* ».

On dira peut-être qu'il suffit qu'il y ait de tels centres dans les vieux pays chrétiens, et que Dieu étant partout, la prière des contemplatifs va le rejoindre aussi sûrement, en partant de France, quoiqu'en faveur des missions lointaines, que du milieu même de ces missions. Mais il est évident que la *présence* est une force, qu'elle a une vertu spéciale, qu'elle obtient davantage que l'absence, ou pour mieux dire la présence uniquement en pensée et en sentiment.

De ces principes, il résulte qu'il existe pour les *contemplatifs français*, en raison même du caractère de grande nation colonisatrice de la France, des devoirs pressants :

« *Le devoir « missionnaire » des contemplatifs français est donc*, dit notre étude, *d'établir des foyers de prière dans toutes les régions de l'Union française où la Foi catholique est déjà florissante, pour que ces jeunes chrétientés vivent dans sa totalité la Vie du Christ.* »

Ne pas le faire serait : 1° défigurer l'Eglise dans son corps et dans son âme ; 2° tromper les païens sur sa nature ; 3° et surtout frustrer Dieu d'un droit essentiel ; celui d'être adoré, prié d'une façon publique, visible, disons liturgique, en tous points de la terre.

Dans les jeunes chrétientés, pleines de toute la ferveur de leur baptême récent, il existe des vocations en germe. Ces vocations à la vie contemplative ne peuvent s'épanouir sans le secours des monastères anciens. De là, pour ces monastères, le devoir dont traite, de façon si pressante, l'article ici résumé.

Après cet exposé, il nous est fait un bilan d'ensemble.

On compte en France 50 monastères contemplatifs d'hommes, savoir 17 Trappes, 15 abbayes bénédictines, 9 couvents de Carmes, 5 de Cisterciens

[10] Mgr Jacques Lercaro, archevêque de Bologne, est au nombre des 24 prélats qui viennent d'être élevés au cardinalat. — Un souvenir personnel : visitant Bologne, il y a deux ans, j'entendis une religieuse que je questionnais, me répondre au sujet de ce pays : « *E tutto rosso !* Il est tout rouge ! »

[1] Voir les déclarations du P. Lombardi, dans l'article qu'il a donné à la *Civiltà cattolica* du 15 nov., sous ce titre : *Deux discours, deux étendards* (Pie XII et Staline).

de la commune Observance, et 4 Chartreuses. Il existe en outre 396 monastères contemplatifs de femmes : 135 Carmels, 63 Visitations, 51 couvents de Clarisses, 40 de Bénédictines, 19 de Dominicaines de Grande-Observance, 18 de Cisterciennes, et 70 monastères de diverses dénominations. Comme on le voit, la vocation contemplative est beaucoup plus fréquente chez les femmes que chez les hommes. Depuis l'origine de l'Eglise, il en est ainsi.

Mais voyons maintenant le bilan des monastères contemplatifs dans l'*Union française*.

1° A la Réunion, on demande depuis vingt ans, des Trappistes, des Bénédictins et des monastères féminins, avec *recrutement facile sur place*. Jusqu'ici *aucun monastère !* Lacune regrettable !

2° Aux Antilles et Guyane française, *Un seul* monastère interracial, le Prieuré bénédictin du Cœur immaculé de Marie, à St-Pierre de la Martinique, fondé en 1947. Les premiers moines du pays ont prononcé leurs vœux en décembre 1951. Mais pas de monastère de femmes : Pourquoi ?

3° En Afrique du nord, Tunisie, Algérie et Maroc, on compte 7 monastères contemplatifs, dont en Tunisie, le Carmel de Carthage, fondé en 1885.

Nous avons dit ici même — et cela nous a attiré une volumineuse correspondance, dont nous remercions nos aimables informateurs — comment et pourquoi le Carmel d'Alger a été fermé, il y a 40 ans. Mais il y a en Algérie : un monastère de Clarisses à Alger, fondé en 1932 ; une Trappe dite de N.-D. de l'Atlas, fondée par Aiguebelle ; les Bénédictines, à Médéa, fondées en 1936-1944 ; enfin une fondation bénédictine d'hommes à Tlemcen, avec une dizaine de moines d'origine diverse, tenant un collège secondaire, dont on attend beaucoup de fruits.

Au Maroc, il existe des Clarisses à Casablanca et à Rabat, et les deux couvents sont florissants. L'abbaye de Bénédictins d'Encalcat prépare une fondation importante, avec 15 prêtres et 5 convers, près d'Azrou, sur les pentes du Moyen Atlas.

On peut donc dire que l'Afrique du nord possède un *minimum* de vie contemplative.

Il n'en est pas de même, hélas, du reste de l'Afrique française.

4° Au Sud-Algérien, Sahara, Mauritanie, Sénégal, Fouta-Djallon, Soudan, un ensemble 7 fois grand comme la France : un seul Carmel à Dakar, fondé en 1950, par celui de Cholet : cinq moniales françaises et une postulante noire.

Il faut signaler pourtant à El-Abiodh, dans le Sud-Oranais, une maison de Petits Frères et de Petites Sœurs du P. de Foucauld, et une autre à Tamanrasset, mais leur vie n'est plus uniquement contemplative.

5° En Océanie : Iles Marquises, Iles de la Société, Nouvelles-Hébrides, Nouvelle-Calédonie, *aucun monastère*.

6° Dans les Etats associés d'Indo-Chine on compte 1.700.000 catholiques, un clergé indigène nombreux, comprenant 6 évêques, 1.430 prêtres, 468 grands et 1.370 petits séminaristes, 170 scholastiques religieux, 300 frères et 5.000 religieuses, et tout cela fervent. La vie contemplative y a pris pied, dès 1860, par le Carmel de Saïgon, le premier monastère contemplatif de tous les pays de missions. Il existe en outre des Carmels, issus de celui de Saïgon, à Hanoï, Hué, Pnom-Penh, Buichu, Than-Hoa, tous créés de 1895 à 1929. Ce grand nombre de Carmels montre à quel point le tempérament indochinois s'adapte aisément à la vie contemplative. Il y avait aussi un Carmel à Phat-Diem fondé par Bordeaux, en 1939, et des Clarisses à Vinh, envoyées par Roubaix, en 1937, mais ces deux monastères ont dû fermer à cause de la guerre.

Un prêtre des Missions-Etrangères de Paris, après avoir en vain fait appel aux Trappes de France, a fondé en 1920 une Congrégation de Cisterciens de N.-D. d'Annam, et ils comptent trois monastères situés à Phuôc-Son, Chan-Son et Vinh-Long. En outre, les Cisterciens de l'abbaye de Lérins ont une filiale à Bangoï. Enfin, le monastère de la Pierre-qui-Vire a fondé des filiales à Dalat en 1936 ; à Thien-An, près de Hué, en 1939 ; et en Cochinchine, en 1950. C'est là qu'un religieux éminent, dom Placide de Roton a donné un magnifique exemple de courage et de confiance, mais sa mort récente a mis en deuil les missions du pays.

7° En Inde française, un Carmel à Pondichéry, entièrement indigène. Gandhi professait une grande admiration pour le monachisme chrétien et y voyait une planche de salut pour son peuple.

8° A Madagascar, pour 740.000 catholiques, un beau clergé indigène, comprenant un évêque et 97 prêtres, il y a un Carmel à Tananarive, un prieuré de Bénédictines missionnaires à Ambositra (recrutement indigène très prospère), et une maison d'Adoratrices du St-Sacrement, de la Société de Marie Réparatrice. Les évêques de Madagascar, réunis en 1950, ont demandé officiellement la fondation d'une Trappe.

9° Au Cameroun, où il y a une floraison catholique si intense, et où une magnifique chrétienté est en plein développement — 625.000 catholiques — la vie contemplative est à peine ébauchée : Les Bénédictins suisses d'Engelberg tiennent le Séminaire de Yaoundé. En outre les Petits Frères du P. de Foucauld et un essai de Trappe (venue d'Aiguebelle) depuis 1951, sont les seuls éléments existants. La Trappe est à vrai dire le seul monastère proprement dit. Elle compte dix moines d'Aiguebelle et sur les 10 trois sont d'Afrique. On espère un essor rapide. La population locale se montre enthousiaste.

10° En Afrique équatoriale française, *aucun monastère* et pourtant, il y a de belles chrétientés. Il est vrai que le climat se prête mal à la vie contemplative comprise comme dans nos vieux Ordres.

11° En Afrique occidentale française, il y a un splendide mouvement de conversions, et déjà 524.000 catholiques, catéchumènes compris, mais *aucun monastère*, malgré le vif désir des évêques et des possibilités évidentes de fondation.

Tel est le bilan d'ensemble. On voit ainsi les points où des fondations sont immédiatement à faire. Il y a d'autre part, cela va de soi, des conditions à remplir : au point de vue géographique, ne pas compter sur un rapatriement des moines, donc choisir des sites salubres, où l'on puisse vivre toute une vie, tout en adaptant les usages monastiques au climat local ; au point de vue humain, nécessité de « devenir » en quelque sorte indigène : « être Noir avec les Noirs, Jaune avec les Jaunes, Arabe avec les Arabes, pour les gagner *Tous* au Christ. »

Les fondateurs, y compris leurs compagnons, ne doivent constituer que les cadres. Ils ne seront pas trop nombreux : six à huit moines pour une fondation suffisent, et il faudra une avant-garde pour tout prospecter et préparer. C'est l'Afrique noire française qui, pour le moment, attire le plus les fondateurs. Souhaitons le plein succès à ces désirs.

Et précisons que l'article analysé ici est signé de dom Pierre Delègue, abbaye de St-Wandrille (Seine-Inférieure).

L. Cristiani.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

P. FOURNIER. — *Flore illustrée des jardins et des parcs :* **Arbres, Arbustes et Fleurs de pleine terre** (1.284 genres, 6.730 espèces, dont 2.020 figurées). — Trois vol. in-8 de 339, 551 et 535 p., + un atlas in-8 de 182 planches ; 2.020 figures ; les 4 vol. : 15.000 fr. — T. XXXVIII, XXXIX, XL et XLIV de l' « Encyclopédie biologique », P. Lechevalier, Paris, 1951-1952.

Dans la laborieuse retraite de son modeste presbytère de campagne, M. le chanoine Fournier, le savant auteur des *Quatre Flores de la France* et du *Livre des Plantes médicinales* a voulu mettre aux mains des botanistes, des horticulteurs, des forestiers, des amateurs et des étudiants l'ouvrage qui leur manquait pour arriver à se familiariser pleinement avec la connaissance des végétaux cultivés.

C'est un domaine très vaste, qui s'étend des Fougères et des Conifères aux familles les plus évoluées, Campanulacées, Lobéliacées et Composées. On n'y compte pas moins de 165 familles, de 1.280 genres et de 6.700 espèces, accompagnées souvent de nombreuses formes et variétés. Comme s'orienter et se reconnaître dans ce vaste monde végétal ?

Il y avait bien les Dictionnaires, comme le *Dictionnaire pratique d'Horticulture et de Jardinage* de Nicholson, traduit et mis à jour par S. Mottet, paru de 1892 à 1899 et depuis longtemps épuisé ; *The standard Encyclopedia of Horticulture*, de L.-H. Bailey, 1914-1916 (six vol. in-4°). Mais ces grands ouvrages ne peuvent se trouver entre toutes les mains, et ils semblent rédigés moins à l'intention de ceux qui veulent apprendre à connaître les plantes qu'à l'intention de ceux qui les connaissent déjà. Il fallait donc trouver un guide qui conduise, comme par la main, le chercheur à travers le fourré, parfois fort ardu, des formes végétales. Il s'agissait d'allier des éléments difficilement conciliables, de fournir, de chaque plante, un signalement aussi clair pour les profanes, les simples amateurs et les praticiens de l'Horticulture, que pour les spécialistes et techniciens de la Botanique systématique. Le fil d'Ariane des tableaux synoptiques, tel qu'il a fait ses preuves dans *Les Quatre Flores de la France*, apporte la solution du problème et donnera satisfaction à toutes les exigences. Grâce à lui, le plus étranger aux arcanes de la science des plantes arrivera facilement à reconnaître toutes les espèces ornementales, avec leurs divers noms, français et latins, vulgaires et savants, et à s'orienter, d'après l'indication du pays d'origine, du sol exigé, s'il y a lieu, des dates de floraison, vers les soins culturaux qui résultent de ces diverses notions.

La rusticité relative est soigneusement spécifiée, car telle plante est de plein air dans le Midi et l'Ouest, qui ne l'est plus sous le climat de Paris, à plus forte raison dans l'Est. Un renseignement qui a son intérêt, pour l'histoire de l'Horticulture, est la date d'introduction. Pendant les derniers siècles, les introductions d'espèces étrangères se sont multipliées et qu'il s'en produit jusqu'à nos jours. Même les plus récentes figurent dans ces pages.

Comme les horticulteurs, les forestiers seront intéressés par cet ouvrage. Ils y trouveront toutes les lumières nécessaires sur la masse de résineux, de chênes, d'érables, etc., d'origine exotique, introduits, tant comme arbres d'alignement que pour les reboisements eux-mêmes. Enfin les botanistes herborisants eux-mêmes, qui souvent se désintéressent, à tort, des plantes cultivées, auront profit à consulter ce travail, comme le montre cet exemple d'un *Pyrus*, trouvé dans une haie en Normandie et qui s'est révélé appartenir à l'espèce ***P. Pashia*** **Ham.** (***P. Kumaoni*** Dcne), de l'Himalaya, venue là par quel heureux hasard ?

L'illustration n'est pas le moindre des avantages de ce travail. Elle est considérable, puisqu'elle compte plus de 2.000 remarquables dessins à la plume reproduits avec une perfection qu'on ne trouvait jadis que dans la gravure sur cuivre. Chacun sait l'importance énorme des dessins pour le botaniste, puisque, selon la formule connue, « un mauvais dessin est encore plus utile qu'une bonne description ». Ici, les dessins sont d'une vérité frappante égale à leur aspect artistique. Ils sont multipliés pour les genres compliqués, et, sauf très rares exceptions, représentent au moins une espèce de chacun des genres plus simples.

Cet ouvrage comble donc bien une lacune, il a sa place indiquée dans toutes les bibliothèques horticoles, botaniques et forestières ; il doit devenir indispensable aux adeptes de ces diverses branches.

A. LESTRA. — **Les Secrets du clergé clandestin. — Le P. Coudrin, Fondateur de Picpus. — In-16 de 449 p., 650 fr. — Lyon, Lardanchet, 1952.**

Dans ce volume touffu et plein de mouvement, l'auteur s'est proposé deux buts. Le but premier et principal était naturellement de raconter les origines de la Congrégation de Picpus. Mais il y avait aussi à donner, dans le P. Coudrin, un étonnant exemple de la vie d'aventures d'un prêtre insermenté, sous la Révolution. Ayant eu à m'occuper du P. Coudrin, à propos d'une Congrégation lyonnaise analogue à celle des Religieuses organisées par lui et par Mère Henriette Aymer de la Chevalerie, j'avais qualifié son existence d'alors de véritable roman d'aventures. Mais je n'avais pas eu à compulser le dossier complet des sources de cette existence. M. L., lui, les a compulsées ; il s'y est plongé et visiblement délecté. Il nous fait donc suivre son héros, presque pas à pas et jour par jour.

Il était né en 1768 — une date que l'ouvrage oublie de nous donner ou que je n'ai pas su y trouver — au diocèse de Poitiers. Il aura donc 21 ans au moment où s'ouvriront les Etats-Généraux et où commencera la Révolution. Il est témoin de la division de l'Eglise de France, autour du terrible problème du serment à la Constitution civile du Clergé. Bien entendu, bien qu'il ne soit pas appelé à prêter ni à refuser ce serment, il est « contre » et de toute l'ardeur de ses vingt-trois ans. A partir de cette époque il entre dans ce que nous appellerions la vie de « maquisard ». Il se cache, il se dérobe. Il est « réfractaire » au fond de l'âme. Il est, dirions-nous, le « résistant » par excellence. Son ordination sacerdotale à Paris est déjà une merveille d'opération clandestine. Il est guidé à l'aller et au retour, par un « réseau » de résistance, dont l'auteur s'efforce de reconstituer les maillons. Mais une fois

revenu à Poitiers, et durant des années, on peut dire qu'il est sans cesse sur le qui-vive, qu'il se joue entre la police et lui un jeu dangereux et de tous les jours. Il est dénoncé dès le principe. On le cherche partout. On ne le trouve nulle part.

Il se couvre des surnoms les plus divers. Il est tour à tour Caprais, Jérôme, mais le plus souvent *Marche-à-Terre*. Il couche dans des greniers, dans des caves, dans des cachettes pratiquées en l'épaisseur des murs. Quand on entre d'un côté dans la maison où il se trouve, on est sûr qu'il est en train de s'échapper de l'autre. Parfois, il est sur le point d'être pris. Il est alors visiblement protégé par la Providence, car il fait front hardiment, il se déclare « prêtre catholique » et chaque fois, il se trouve que le gendarme chargé de mettre la main sur lui, ou se trouve un chrétien occulte, qui le laisse fuir, ou se laisse impressionner par son courage.

Mais n'allons pas croire que toutes ces allées et venues, toutes ces dérobades et ces fuites soient de simples épisodes d'une partie de « cache-cache ». Marche-à-Terre ne s'expose pas à la mort pour son seul plaisir. Il s'est donné aux âmes. Il est sans cesse à l'œuvre, soit pour assister des mourants, réconcilier des pécheurs, soit pour donner la messe aux fidèles amis de Dieu. Et il va plus loin. En pleine terreur, dès 1793, comme le montre bien l'auteur, il a l'idée de ce que sera la *Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie*, qui prendra le nom de Picpus, quand elle se sera établie, à Paris rue de Picpus. L'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement s'établit au plus fort de la Révolution et ne s'arrête pas une heure ! C'est, semble-t-il, dans l'acte de la Consécration de la France au Sacré-Cœur, par Louis XVI, que la Congrégation nouvelle trouve son impulsion première.

L'un des chapitres les plus nouveaux de cette histoire, c'est celui où l'on voit l'un des compagnons du P. Coudrin, devenu le P. Marie-Joseph, se présenter en cachette aux envoyés du pape Pie VII, Spina et Caselli, à Paris, pour solliciter la reconnaissance au moins implicite de l'une de ces Congrégations que la Révolution croyait avoir détruites à jamais. Là encore, la clandestinité travaille, pendant qu'on négocie le Concordat ! Et la police de Fouché n'en sait rien.

Le volume s'arrête en 1802. Et comme le P. Coudrin ne mourra qu'en 1837, on nous annonce une suite. Nous l'accueillerons avec plaisir et sûrement aussi avec profit.

L. C.

Amiral AUPHAN. — **Les échéances de l'histoire, ou l'éclatement des empires coloniaux de l'Occident.** — In-8 de XXVIII-360 p., 795 fr. — Paris, Les Iles d'Or, 1952.

« L'empire des Croisés n'a pas succombé, au XIII^e^ siècle, simplement à la supériorité d'armement des Musulmans : il a été victime de l'anarchie qui régnait dans la chrétienté.

L'empire portugais d'Asie n'a pas disparu au XVII^e^ siècle, simplement parce que le Portugal était une tête politique insuffisante pour un corps aussi vaste ; il a été victime de dissensions intestines dans la métropole, de l'abaissement général de moralité qui s'y est produit et des guerres européennes qui ont permis à la finance internationale de recueillir ses dépouilles.

L'empire espagnol d'Amérique n'a pas éclaté, au XIX^e^ siècle, simplement parce que l'Espagne n'était plus que l'ombre d'elle-même : il a été victime de l'idéologie révolutionnaire et des guerres civiles qui ont dévasté la péninsule.

Ce n'est pas aux colonies qu'un empire se perd : c'est dans la métropole, par l'effet : 1° d'invasions ; 2° de guerres évoluant en guerres civiles ; 3° ou d'idées gangrenant ses institutions.

Notre temps ne fait pas exception à cette règle. »

Ces lignes, que nous empruntons à la conclusion (p. 354), expriment bien la leçon qui se dégage de cet ouvrage et le puissant intérêt qu'il y a à le lire et à le méditer. D'autant plus qu'il est écrit par un homme qui sait voir, réfléchir, écrire, et que son métier de marin a mis en contact prolongé avec la plupart des régions, jadis ou maintenant encore, colonisées sur notre planète.

Toute conclusion synthétique, pour être valable, doit reposer sur une analyse. Ici l'analyse porte : 1. sur les conquêtes des Croisades considérées comme étant en fait une tentative d'établissement s'apparentant à ce que l'on devait nommer plus tard colonie ; 2. sur les établissements portugais aux Indes, espagnols en Amérique, européens un peu partout ; 3. sur les établissements anglais, habiles à se substituer aux premiers colonisateurs et s'agrandissant prodigieusement au XVIII^e^ siècle ; 4. sur les suites de la Révolution française, la ruée européenne vers les colonies au XIX^e^ siècle avec les « partages d'influence » ; 5. sur les immenses conséquences des deux guerres mondiales dans les colonies, conséquences dont le déroulement ne fait que commencer. Chemin faisant, l'auteur nous fait assister à l' « éclatement des empires » coloniaux, qui donnent naissance aux Etats-Unis d'Amérique, au Canada, à l'Inde, à l'Australie, aux Dominions anglais, aux crises actuelles de l'empire colonial français.

Dans la préface, l'amiral Auphan insiste sur la cause profonde des difficultés des peuples colonisateurs ; ceux-ci viennent en exploitants plus qu'en éducateurs, ils donnent une civilisation matérielle, sans apporter une formation morale adéquate aux progrès qu'ils suscitent ; bien plus, certains d'entre eux, et hélas ! la France au premier rang, en répandant le laïcisme, sapent les bases de la moralité des peuples chez qui ils s'installent et leur vantent sans restriction les bienfaits de la liberté, de l'indépendance, de la révolution violente ; ces nations colonisatrices n'ont eu d'yeux que pour l'économique, surtout à leur propre profit ; elles ont négligé l'humain et le divin qui sont l'essentiel.

Dieu, dit saint Paul parlant du haut de l'Aréopage aux Athéniens, race de colonisateurs les plus remarquables de l'Antiquité, « Dieu a fixé aux peuples *les temps* de leur destin et les limites de *leur domaine*. » Ces paroles pourraient être placées en exergue au début du présent livre. Le *temps* et *l'espace* donnés tour à tour à chaque nation sont gouvernés de haut par la Providence ; mais Dieu laisse l'homme s'agiter et contribuer par sa sagesse ou par ses fautes à l'épanouissement et à la dislocation des empires coloniaux comme des autres. Telle est la leçon que ce livre invite à méditer, en rappelant les faits du passé et en projetant la lumière sur des faits contemporains et des responsabilités dont plusieurs sont de la plus brûlante actualité.

PETITE HISTOIRE DE MA RELIGION
par M. le chanoine P. FOURNIER
In-16 de 196 p., 55 f., franco 85 f.

Nous demandons, provisoirement, un certain délai pour les livraisons.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 decembris 1952

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)